

— Mais oui... il m'est assez agréable de dîner à son rancho!

— Vous sentiriez-vous capable de vous dévouer pour elle?

— Me dévouer pour Antonia? Ma foi, non! Elle est Mexicaine!

— Eh bien!

— Eh bien! je ne me dévouerai, en fait de femmes, que pour mes *payses* de Villequier!... Le reste, voyez-vous, Américaines, Mexicaines, Espagnoles et même Françaises, si elles ne sont pas Normandes, ça m'est de la plus grande indifférence!

— Ainsi, s'il arrivait un malheur à la *senorita Antonia*... vous vous en consolerez bien vite?

— Quel malheur?

— Si elle mourait, par exemple?

— Ça m'affligerait; car le rancho de la *Ventana* présente une étape très commode pour les voyageurs qui partent de Guaymas, ou qui se rendent à cette ville.

Miss Mary réfléchit un instant; son air exprimait l'indécision, presque l'anxiété. Deux fois elle commença une phrase, et s'arrêta dès les premières syllabes. Grandjean, lui, regardait d'un œil mélancolique la carafe complètement à sec de brandy.

— Miss, s'écria-t-il tout à coup, n'aviez-vous pas l'intention de me présenter à M. votre père qui désire traiter une affaire avec moi?

— Vous verrez mon père plus tard;... en attendant, je le représente... Oui, j'ai une affaire à vous proposer. Avez-vous du goût pour les voyages?

— Je ne reste jamais en place. Ma vie est un voyage perpétuel!...

— Ainsi, il vous serait parfaitement indifférent de partir tout de suite pour tel ou tel endroit?

— On ne peut plus indifférent!... c'est à dire, entendons-nous... à la condition que l'on me payerait en raison des dangers que j'aurais à courir...

— Il n'y aurait nul danger à courir.

— Tant pis! Je serais moins rémunéré!

— Ainsi, si vous vous chargiez d'accompagner une personne, cette personne aurait le droit de compter implicitement sur votre obéissance?

— Du moment que ce que m'ordonnerait cette personne aurait été chose convenue entre elle et moi à l'avance... oui! Dans le cas contraire, c'est-à-dire si l'on exigeait un service non

spécifié par notre contrat, je demanderais et je discuterais une gratification en sus de mes gages.

— C'est bien ainsi que je l'entends!

— Alors, Miss, une fois les gages fixés, nous serons d'accord. Quelle est la personne que j'aurai à accompagner? Monsieur votre père?

— Non, moi!

— Vous, Miss! répéta le Canadien d'un ton de désappointement! ah! diable!... pardon, je voulais dire: ah! *By God!* C'est que, ainsi que j'ai déjà eu l'honneur de vous le déclarer, je n'aime pas beaucoup traiter les questions d'affaires avec les femmes!

— Que vous importe, pourvu que je vous paie généreusement? L'argent n'a pas de sexe...

— Oh! Miss, toutes les femmes sont toujours très généreuses quand elles promettent-seulement...

— Achez!

— Seulement, quand il s'agit de régler un compte, il n'y a plus moyen de s'entendre avec elles. Je ne sais pas trop comment elles s'y prennent; mais, pour peu qu'elles vous aient remis la centième partie de ce qui vous est dû, on se trouve toujours être leur débiteur. *By God!* si on avait le droit d'assommer une femme quand elle est de mauvaise foi, ça irait encore...

Mais l'usage s'y oppose. Décidément, Miss, je tiens à être présenté à Monsieur votre père.

— Mais en supposant que vos craintes soient fondées, Monsieur Grandjean, quand une femme paie à l'avance, en quoi s'expose-t-on à traiter avec elle?

Le Canadien se mit à réfléchir; puis, d'une voix qui dénotait la conviction la plus sincère et la plus profonde:

— Cela ne s'est jamais encore vu, Miss! s'écria-t-il.

— Vous croyez!... Pourtant c'est bien ainsi que j'entends agir avec vous!

— Réellement, Miss! En ce cas vous êtes pour moi Monsieur votre père!... Discutons! parlez... je vous écoute!

— Combien désirez-vous par mois pour m'accompagner, me guider, et si j'étais attaquée me défendre!

— Soixante piastres, Miss, en dehors du logement et de la table. Je dois ajouter que je couche fort volontiers à la belle étoile, et que mon rifle, si nous parcourons des pays un peu déserts, pourvoira amplement à notre nourriture. La poudre et le plomb resteraient à votre compte!

— Accepté. Où demeurez-vous?

— Moi, Miss, nulle part.

— Où pourrai-je vous retrouver, si j'ai besoin de vos services?

— Me retrouver, si vous avez besoin de moi, Miss? répéta Grandjean; et il se mit à rire.

— Quelle est la cause de votre gaieté, Monsieur? demanda miss Mary, de ce ton sec et hautain que prennent volontiers les jeunes Américaines, lorsqu'elles se figurent que leur dignité est en jeu.

— Je savais bien, moi, qu'on ne me paierait pas d'avance, dit le Canadien à haute voix et comme se parlant à lui-même.

— Du reste, Monsieur Grandjean, reprit la jeune fille, il y a une chose bien simple à faire! Comme, si je me décide à ce voyage, ce sera dans un très bref délai, veuillez prendre la peine de passer tous les jours à la maison...

— Ce que vous me demandez-là est, en effet, une chose très simple, Miss... mais fort coûteuse! Vous devez comprendre que, pour ceux qui ne possèdent aucune fortune, le temps c'est de l'argent.

— Vous avez raison, Monsieur Grandjean! En vérité, je suis charmé de vos raisonnements. Je vois que vous êtes un esprit sensé. Voici pour vous indemniser de vos courses quotidiennes...

Miss Mary, en parlant ainsi, avait retiré de son porte-monnaie un billet imprimé et l'offrait au Canadien.

— Qu'est-ce que ceci?

— Une banknote de trente piastres.

Grandjean eut une contenance magnifique; il ne bougea pas!

— Prenez donc, Monsieur! insista la jeune fille.

— Je vous remercie bien, Miss... je n'estime pas le papier!

La fille de master Sharp regarda le géant avec une espèce d'admiration.

— Si vous vous mariez un jour, Monsieur, dit-elle, vous rendrez votre femme bien heureuse. Voici six livres sterling.

Cette fois, Grandjean sortit de sa majestueuse dignité; il saisit, et même avec assez de vivacité, l'or que lui présentait miss Mary.

— Je viendrai tous les jours pendant deux semaines, Miss, dit-il; mais, une fois ce temps écoulé, si vous n'avez pas pris une détermination, il est bien entendu que vous n'aurez pas le

droit de me réclamer ni tout ni partie de ces six livres?

— C'est bien convenu!... De toute façon cette somme vous restera acquise en dehors de vos appointements...

— N'avez-vous plus rien à me dire, Miss?

— Rien, Monsieur, si ce n'est à demain!

— A demain.

Grandjean se leva, salua assez courtoisement et sortit du parloir.

— Ma foi, murmura-t-il en reprenant sa carabine qu'il avait laissée dans le corridor, j'ai peut-être eu tort de négliger jusqu'à ce jour autant les femmes... elles ont du bon!

Miss Mary, après le départ du Canadien, était restée dans le parloir. Son coude appuyé sur la table et sa jolie tête sur sa main, elle rêvait.

— C'est une heureuse rencontre pour moi que celle de cet homme, se disait-elle; je ne pouvais mieux tomber. Quand j'ai parlé de la mort d'Antonia, il n'a pas même sourcillé...

n'hésitera donc pas un moment à m'obéir lorsqu'il verra que ce que j'exigerai de lui n'expose ni ne compromet en rien les jours de cette si séduisante *senorita*. Dieu m'est témoin que si j'avais trouvé un autre moyen pour empêcher le combat de M. de Hallay et du comte, je ne me serais pas arrêtée à celui-là!... Mais c'était le seul qui pût calmer l'amour-propre irrité du marquis... en lui offrant la certitude d'une éclatante revanche. Et puis cette femme est indigne de l'amour de M. d'Ambron... Elle ne saurait ni l'apprécier ni le comprendre. Cher comte, je vous sauverai malgré vous.

XVIII.

LE SERMENT DE VENGEANCE.

Tandis que miss Mary engageait conditionnellement Grandjean à son service, Joaquin Dick continuait son récit.

Aussitôt après le départ du Canadien, il avait repris la parole.

— Comte, dit-il, si j'avais l'intention de capter votre bienveillance, je n'aurais pas glissé aussi rapidement que je l'ai fait sur la double déception qui, en amour et en amitié, détruit toutes les illusions de ma jeunesse. Je vous aurais raconté mes entretiens avec Carmen, heures chastes et délirantes qui élevaient mes pensées et mes sensations au-dessus des pensées et des

sensations humaines, et me laissaient pressentir l'ineffable bonheur dont les élus jouissent au ciel!... je vous aurais dévoilé les trésors de dévouement, d'abnégation et de tendresse que contenait mon cœur! Si je n'ai point procédé de la sorte, c'est que j'ai voulu laisser le calme à votre esprit, l'impartialité à votre jugement. L'épisode seul des humiliations et de la misère que j'eus à subir à Mexico aurait suffi, si je m'étais appesanti sur cette époque, pour me valoir votre pitié!... Ce que j'attends de vous, ce n'est ni de la sévérité, ni de l'indulgence, c'est la vérité. Je continuerai donc mon récit avec une brutale rapidité.

Arrivé en Californie, je m'engageai comme chasseur de loutres dans une compagnie d'aventuriers américains. J'échangeai mon bâton de voyageur contre un rifle, mon costume de mendiant contre une casaque de cuir, et je m'élançai bravement, presque joyeusement, dans le désert, car on m'avait prévenu que la moitié des nouveaux trapeurs succombaient avant la fin de leur rude apprentissage, et j'espérais être bientôt débarrassé de tous les ennuis de ce monde!...

Vous ne sauriez vous faire une idée, comte, du pénible noviciat de l'homme qui se voue à la vie nomade de la prairie; cela dépasse les bornes de l'imagination! Eh bien! malgré les privations inouïes et les dangers sans nombre que j'avais à supporter, je trouvais un âpre plaisir dans cette épouvantable existence; les souffrances de mon corps calmaient les souffrances de mon cœur; et puis, il était une pensée qui souriait singulièrement à ma misanthropie, celle que personne ne s'intéressait, ou, pour être plus exact, ne feignait plus de s'intéresser à mon sort. Je me sentais si abandonné, si seul, que, par moments, je me demandais si j'appartenais bien, en effet, à l'espèce humaine! Je parcourais la prairie depuis près d'une année, lorsque mes compagnons d'aventures attaquèrent une tribu d'Indiens avec lesquels ils étaient en paix, mais qu'ils soupçonnaient possesseurs d'assez grandes quantités de poudre d'or. Cette attaque, ou pour mieux dire, ce massacre, eut lieu pendant une fête improvisée exprès pour accomplir cet acte d'insigne mauvaise foi et de sauvage barbarie!... Les suites de cet odieux attentat furent horribles; on soumit à d'épouvantables tortures les malheureux Indiens blessés qui tombèrent en notre pouvoir; pas un seul d'entre eux ne consentit à racheter sa vie par un aveu. Tous mou-

rurent la tête fière et haute, le sourire aux lèvres, l'injure et le mépris à la bouche! Ce sont parfois de nobles et vaillantes natures que ces Indiens!... Emporté par mon indignation, je ne gardai aucune mesure vis-à-vis de mes compagnons, je voulus prendre la défense des infortunés, victimes de leur cupidité. Vingt canons et crosses de carabine se levèrent contre moi. Comment échappai-je à ce danger? je ne saurais vous le dire. Ce fut un véritable et triste miracle. Une vieille carabine, une livre de poudre, quelques poignées de balles et le désert devant moi, telles étaient mes ressources; quant à ma position, elle n'était guère plus brillante, j'avais vingt bandits qui avaient juré ma mort. Il faut avouer que, pour être encore vivant aujourd'hui, il faut que je n'aie pas eu de chance. Le lendemain du massacre des Indiens, je rencontrai le dernier Peau-Rouge de cette tribu. C'était un fier et courageux vieillard: il ne pleurait plus; il songeait déjà à la vengeance. Frère, me dit-il, j'ai été hier témoin de tes généreux efforts pour sauver mes enfants! Tu n'es Face-Pâle que de visage. Dieu t'a donné le cœur d'un Indien... Veux-tu rester avec moi? je serai ton père! Je ne croyais plus à rien, et cependant j'eus confiance à la parole de cet infortuné. Oui, lui répondis-je, je resterai avec toi et je t'aiderai à te venger. L'Indien secoua sa tête en signe de doute. Tu es brave, me dit-il, mais tu es encore bien jeune. J'ai vu des tigres devenir la proie des renards! Non, à nous deux nous ne serions pas assez forts pour punir les assassins de mes enfants!... Je connais un homme qui vaut à lui seul une armée; un homme juste et bon pour les pauvres Peaux-Rouges... Allons le trouver! S'il nous accorde son appui, pas un des assassins blancs n'échappera au châtement! Nous nous mimes aussitôt en route.

J'étais tellement dégoûté de la vie, si indifférent à tout ce qui pouvait m'arriver, que je ne questionnai pas même l'Indien; je me contentai de le suivre.

Ce fut après trois jours de marche que nous parvînmes à rencontrer l'homme que nous cherchions, et si nous pûmes le rejoindre, ce fut seulement parce qu'il se montra à nous et qu'il nous attendit.

Cet homme était et est encore la créature la plus extraordinaire, l'individualité la plus étrange qui existe ici bas; du reste, il n'est pas une personne dans toute la Californie qui ne le con-

naître de nom, car peu de gens peuvent se vanter de l'avoir vu, et le bruit de sa mort a déjà circulé cent fois.

Quel est l'âge de cet homme, je devrais dire de ce phénomène? Nul ne le sait. Peut-être bien l'ignore-t-il lui-même. Voilà plus de quarante années que son nom retentit dans le désert, et cet être inexplicable est resté doué de toutes les facultés corporelles de la jeunesse! Son agilité dépasse de beaucoup celle de la panthère, sa force celle du tigre, son regard celui de l'aigle. Quant à son adresse, elle reste sans point de comparaison. Là où son œil distingue un objet, la balle de sa carabine arrive!... On prétend qu'il est Américain de naissance; on se trompe, il est né de parents anglais.

Il écouta gravement et sans l'interrompre par aucun signe d'étonnement ou d'horreur le lamentable récit du Peau-Rouge.

— Tu peux compter sur moi, lui répondit-il. Puis m'adressant la parole en un mauvais anglais: — Veux-tu te joindre à nous?

— Oui.

Un mois plus tard, des trente et quelques aventuriers qui avaient massacré la tribu indienne, il ne restait plus un homme vivant.

— Adieu, me dit notre terrible auxiliaire, si tu as jamais besoin de mon rifle, tu le trouveras toujours à ton service. Je me nomme Lennox.

Le comte d'Ambron interrompit Joaquin Dick.

— Quoi, ce Lennox si populaire et dont on raconte des choses si merveilleuses, existe donc en effet? Je l'avais pris, jusqu'à ce jour, pour un personnage de légende.

— J'ai eu de ses nouvelles ce matin même! Je continue: Dans la dernière escarmouche que nous avons livrée aux aventuriers américains, le Peau-Rouge avait été légèrement atteint d'une balle. Soit que la fatigue eût aggravé sa blessure, soit plutôt que l'apparence extérieure de la plaie n'annonçât pas les ravages intérieurs produits par le plomb, toujours est-il que le malheureux se trouvait, deux semaines après, réduit à la dernière extrémité: — Enfant, me dit-il, avant de mourir, il y a à présent entre ta race et toi une mer de sang. Tu es devenu un Indien; jure-moi que tu resteras toujours fidèle à tes nouveaux frères! Tu le jures; bien. Maintenant, j'ai un grand secret à te confier; prête-moi toute ton attention: Tu sais quelle a été la cause de la destruction de toute ma tribu: les

Faces-Pâles prétendaient que nous avions de l'or, beaucoup d'or, et ils avaient raison. Je me hâte, car je sens que je vais mourir... Je suis le dernier descendant des anciens rois ou chefs aztèques de ce pays. Quand les Faces-Pâles traversèrent les mers pour venir nous voler nos terres et nous réduire à l'esclavage, mes aïeux cachèrent leurs richesses et s'enfuirent dans les déserts. La grandeur de ma tribu disparut, mais l'or de nos ancêtres nous resta. Afin de ne pas éveiller la féroce cupidité des Faces-Pâles, le secret de l'asile qui contient nos trésors, était confié par le chef de notre tribu à son fils aîné seul. Aujourd'hui, tu es mon unique enfant: à toi mon or! L'Indien me donna alors les indications les plus minutieuses. Puis, sentant la mort approcher: « Enfant, me dit-il, que cet or te serve à venger tes frères! Quand ton tour viendra de quitter la terre, tu emporteras ton secret avec toi! »

— Et cet Indien, en parlant ainsi, n'avait-il pas le délire, Senor Joaquin? demanda le comte d'Ambron.

— Cet Indien disait vrai.

— Ainsi, ce trésor des anciens chefs ou rois aztèques!...

— Je le trouvai; il m'appartient.

Un assez long silence suivit la réponse du batteur d'estrade.

— Réellement, Senor Joaquin, dit enfin M. d'Ambron, si je ne vous savais pas incapable de passer votre temps à me débiter des contes à dormir debout, si je n'avais pas été témoin, à Paris, de vos scandaleuses dépenses, je me figurerais que vous voulez vous divertir aux dépens de ma crédulité. Ces descendants des rois aztèques, réduits à l'état de vagabonds nomades... ce secret transmis de générations en générations... Ce trésor enfoui... des millions sans doute...

— Oui, comte, des millions!...

— Tout cela, permettez-moi de vous le dire, ressemble singulièrement à un roman, et même à un roman de la bonne, vieille et naïve école!

— Vous trouvez, comte? Eh bien! en ce cas, j'irai plus loin encore. Je vous apprendrai que la basse et la haute Californie abondent en trésors cachés par les Indiens aux premiers temps de la conquête... Je conçois fort bien que ces révélations vous causent un certain étonnement, à vous surtout qui n'avez jamais vécu qu'en Europe, c'est-à-dire dans un pays tellement peuplé,

que chacun de ses habitants est pour ainsi dire parqué et numéroté à sa place... et encore y découvre-t-on assez souvent des trésors... Mais ici, c'est bien différent. Nos déserts sans bornes et qui restent des années entières sans être foulés par le pied de l'homme, présentent des ressources et une sécurité qui ne pouvaient manquer d'être utilisées par la crainte ou la méfiance... Il y a très peu de banques et de sociétés industrielles dans le désert... Les aventuriers américains sont de fort braves gens, sans doute; mais enfin, ils ne sauraient servir de notaire ou d'agents de change... L'Indien, embarrassé du placement de ses fonds, pour me servir du langage d'Europe, creuse un trou dans la terre et y dépose son or. Cette opération assez primitive, et peu compliquée, pêche, je le reconnais volontiers, par le côté financier... Le Peau-Rouge ne touche pas d'intérêts, c'est vrai; mais aussi, en revanche, il n'a pas une banqueroute ou une faillite à craindre. Il y a aujourd'hui en Europe des gens devenus fort riches après avoir été très riches, qui n'auraient pas perdu leurs fortunes s'ils avaient été arriérés comme des sauvages... J'ajouterai un mot... c'est que la place où mes millions dorment depuis si longtemps, et où ils reposent encore actuellement, est indiquée sur la plupart des anciennes cartes géographiques... La dernière carte dressée il y a quelques années par ordre du sénat mexicain, l'indique par ces simples mots : « *Antigua residencia de los Aztecas.* » Seulement, comme les savants sont des pionniers de cabinet, ils ont commis une petite erreur de cent lieues dans leur indication! Je reprends mon récit. La vue des immenses richesses que je découvris ne me causa d'abord aucune émotion. Cet or me semblait un sable brillant et inutile... Peu à peu cependant un singulier changement s'opéra en moi. Je me mis à rêver à ma fortune... j'étais troublé, inquiet, agité! Je ne souhaitais rien, je ne désirais rien, je ne tenais plus par aucun côté à la vie ordinaire des hommes, et cependant j'éprouvais comme un impérieux besoin d'utiliser mes richesses, de faire acte de puissance. Plus tard enfin, mes aspirations prirent une forme, devinrent une idée. C'était parce que j'avais perdu ma fortune que Carmen avait, sans doute, trahi ses serments; je voulais savoir si le malheur qui m'avait frappé était une exception ou bien un événement logique, fatal, inévitable, si l'or n'exerçait pas sur les femmes une fascination irrésistible, qu'elles con-

fondaient elles-mêmes avec l'amour. Et puis, j'avais à me venger. La pensée que des hommes se croyaient aimés, que des femmes prétendaient aimer, me causait de véritables accès de fureur. Je voulais que tout le monde fût malheureux. Ce sentiment injuste ne tarda pas à se modifier; il fit place à un projet.

Si je parviens à acquérir la conviction que les femmes donnent la préférence à l'or sur tous les sentiments humains, pensais-je, il est possible que, tout en méprisant la vie terrestre, j'en arrive à ne plus autant souffrir. A l'œuvre! Je jure qu'excepté la violence et le mensonge, j'emploierai pour réussir auprès des femmes, toutes les séductions, tous les moyens que procure la richesse. Je ne me laisserai prendre ni aux sourires, ni aux protestations, ni aux larmes. Je resterai un froid, un implacable observateur, j'expérimenterai sur les âmes comme les médecins font sur les corps!... à l'œuvre! et je partis. Mon premier voyage en Europe me confirma plus que jamais dans mon opinion!... Partout mon or triompha! celles qui n'acceptèrent pas mes onces, m'aimèrent parce qu'elles me savaient riche, ou comme on dit dans le style de l'amour civilisé, parce que j'étais un magnifique parti!... Je vous le répète! partout l'influence de mon or triompha!... Partout j'avais beau me plonger dans le tourbillon des plaisirs, le souvenir de Carmen me poursuivait toujours sans pitié, et sans trêve. L'adorable et trompeur visage de celle que j'avais si éperdument aimée, m'apparaissait au milieu de l'orgie, et glaçait le rire sur mes lèvres!... Peu à peu je me pris à regretter mon existence du désert. La satiété se faisait sentir. Je repartis pour la Californie!... Ce que la dissipation n'avait pu me donner, l'oubli, je le demandai à la fatigue. On ignorait mes richesses, je me mis batteur d'estrade. Alors commença pour moi une nouvelle existence. Allié à la plupart des tribus indiennes, disposant par mon or, de tous les aventuriers dont je pouvais avoir besoin, je devins en peu d'années le maître absolu du désert. Je me mêlais avec une fiévreuse activité à toutes les entreprises, à tous les combats; je recherchais les fortes émotions du danger et de la violence, de même qu'un voyageur haletant de soif, aspire après une source d'eau vive. Combien de crimes qui, sans moi, seraient restés impunis, ont été suivis d'un châtement mystérieux et terrible!

Que vous dirai je, comte? ce rôle de Provi-

dence occulte finit par me paraître monotone. Je résolus de retourner en France. Ce second voyage ne différa en rien du premier; j'obtins le même résultat dans mes expériences. Mon or finissait fatalement par avoir raison. Depuis cette époque jusqu'à ce jour, je me suis arrangé et j'ai mené, une double existence; je dépense mes immenses richesses en Europe, où l'on me connaît comme millionnaire, et je reviens me guérir de la satiété au désert. Ici, du moins, on ne sait de moi que ma réputation de batteur d'estrade. Je cesse d'être obsédé par les courtisanes et les parasites. Il y a même, par ci par là, quelques pauvres Indiens qui sont assez contents quand je vais frapper à la porte de leur wigam. Ils m'offrent le calumet, me donnent de l'eau-de-vie et m'appellent leur frère! Ce sont d'assez braves gens... Ils s'égorgeant bien un peu entre eux, mais, du moins, ils possèdent un esprit de dignité et d'indépendance qui les rend bien supérieurs aux Européens! Quant à leurs femmes, je les tiens en grande estime... Ce sont de véritables bêtes de somme... Elles ne parlent jamais de sentiment.

A mesure que Joaquin Dick avançait dans son récit, sa parole devenait de plus en plus brève et railleuse; enfin il s'arrêta.

— Et maintenant, Senor Joaquin, dit le comte d'Ambron, êtes-vous parvenu à vous affranchir du souvenir de Carmen?

— Carmen! je n'y pense plus! J'ai trouvé depuis lors tant de Carmen!

Le batteur d'estrade fit cette réponse d'un ton dégagé; mais presque aussitôt des larmes ruisselèrent de ses paupières.

— A quoi bon mentir? murmura-t-il, Carmen, cette infâme qui a brisé mon avenir, qui de bon m'avait fait Dieu, m'a rendu méchant et cruel... Eh bien! je l'aime comme jamais je ne l'ai plus aimée aux jours de ma jeunesse... je l'aime à ce point, que je suis presque jaloux de vous entendre prononcer son nom, je l'aime encore tellement que, que devant vous, un homme, je ne puis ni retenir mes larmes, ni dissimuler ma honteuse faiblesse, ma lâche douleur!... Oh! qui me délivrera de son souvenir!... L'oublier... non... je ne le voudrais pas... jamais... jamais!...

Depuis que Joaquin Dick avait terminé son récit, le comte d'Ambron avait un air de froid qui ne lui était pas habituel; il pensait que le batteur d'estrade n'avait pas dit un mot d'Antonia, dont la ressemblance avec Carmen était

si extraordinaire, et ce silence lui fournissait matière à de graves pensées.

Il se disposait à aborder résolument cette question si délicate et si brûlante, lorsque plusieurs coups de marteau lui annoncèrent l'arrivée d'un visiteur.

Peu après, miss Mary faisait son entrée dans le salon.

Les deux hommes se levèrent et la saluèrent.

— Ne vous dérangez pas, Messieurs, dit miss Mary, sans accepter le siège que M. d'Ambron lui offrait, je n'ai que peu de mots à dire. Restez, Senor Joaquin, je vous prie.

La jeune fille fit une légère pause, puis s'adressant directement au comte d'Ambron :

— Le marquis de Hallay m'a appris hier soir, Monsieur, après votre départ, qu'il avait eu une querelle avec vous, et il a ajouté que, craignant que le motif de cette altercation, qui a pris naissance pour ainsi dire en ma présence, ne fût mal interprété par la société de San-Francisco, il me serait infiniment obligé si je parvenais vous faire agréer ses excuses!... C'est cette commission que je viens remplir!... Il restait donc bien entendu, Monsieur le comte, car j'ai foi en votre générosité, que cette affaire n'aura aucune suite et sera considérée comme non avenue!

Les deux hommes se regardèrent; M. d'Ambron ne cachait pas son étonnement, Joaquin Dick ne dissimulait pas son sourire.

— Je vous avouerai, Miss Mary, répondit le jeune homme, que j'étais loin de m'attendre au plaisir et à l'honneur de votre visite, et bien moins encore au message dont vous avez bien voulu vous charger. Si M. le marquis se déclare satisfait, soit, cela le regarde. C'était lui qui me demandait une réparation. Permettez-moi, néanmoins, de trouver étrange au point de vue de la régularité et des convenances, qu'il ait cru devoir vous choisir pour être l'intermédiaire de ses intentions. Quant à vous, Miss Mary, veuillez agréer, je vous en conjure, mes remerciements pour le dérangement, bien involontaire au reste, que je vous ai occasionné.

La jeune fille fit un légère inclination de tête et se dirigea vers la porte; M. d'Ambron s'empressa de la reconduire.

— Monsieur, lui dit-elle en arrivant dans la rue, j'aurai besoin aujourd'hui d'un cavalier pour m'accompagner dans une excursion aux environs

de San-Francisco, et j'ai compté sur vous. Ai-je eu tort ?

— Je suis absolument à vos ordres, Miss Mary.

— Merci, Monsieur. Je vous attendrai à deux heures. Nous sortirons à cheval.

Lorsque le jeune homme remonta dans le salon il vit Joaquin Dick, son chapeau à la main, et prêt à s'éloigner.

— Vous partez, Senor Joaquin ? lui demanda-t-il.

— Oui. Je vais à mon rendez-vous avec le sorcier... Voulez-vous savoir son nom ?

— Quel nom ? celui de votre sorcier ?

— Oui.

— Dites.

— Il se nomme Lennox !..... A bientôt, comte !

XIX.

LENNOX.

Un brillant soleil inondait de ses chauds rayons la montagne du Télégraphe, lorsque Joaquin Dick, gravissant le versant de l'ancienne baie, arriva au lieu du rendez-vous désigné par Lennox.

L'attente du batteur d'estrade ne fut pas de longue durée ; l'homme étrange dont l'existence a si longtemps excité et excite encore la curiosité des populations californiennes se leva de dessus un quartier de roche où il était assis, et vint presque aussitôt à la rencontre de Joaquin.

Le costume de Lennox était des plus bizarres. Il était entièrement composé de peaux de daims. Une espèce de justaucorps taillé en dehors de toutes les modes connues ou usitées, et qui tenait le juste milieu entre une blouse et une casaque, lui descendait un peu plus bas que les hanches : des guêtres très hautes, retenues par des attaches de cuir, emprisonnaient ses jambes nerveuses ; un manteau court, assez semblable à un crispin, fixé à son épaule gauche, et dont un pan était passé sous son bras droit, lui donnait un air un peu théâtral, qu'une plume d'aigle fixée sur son chapeau de feutre, la seule pièce de son vêtement qui ne fût pas en peau de daim, contribuait à augmenter encore.

Il eût été aussi difficile de supposer un âge à cet être exceptionnel que de lui assigner une race ou une nationalité, tant le hâle épais de son

teint, ses rides profondes et l'éclat de ses yeux laissaient une large marge aux suppositions et aux commentaires.

Unealebasse pleine de poudre pendait à son côté gauche ; il portait une carabine à pierre.

— Bonjour, Joaquin, dit-il ; tu as reçu mon message ?

— Ma présence ici répond à ta question. As-tu besoin de moi ? me voici.

— Oui, j'ai besoin de toi.

— Que veux-tu ? de l'or....

Lennox frappa sur la calebasse qui lui servait de poudrière, et qui rendit un son mat.

— Merci, elle est pleine. Ce que j'attends de toi, c'est un simple renseignement : sais-tu ce qu'est devenu Evans ?

— Oui, je le sais.

Lennox parut hésiter ; on eût dit qu'il jugeait inutile de formuler une nouvelle question.

Joaquin Dick attendit un instant ; mais, voyant que le vieux chasseur persévérerait dans son silence, il reprit la parole :

— Portes-tu une grande affection à Evans ?

— Je suis habitué à lui !... J'ai été pendant dix ans son ennemi sans pouvoir parvenir à le tuer... Deux fois je lui ai traversé le corps d'une balle... Deux fois il s'est guéri de cette terrible blessure... Je compris que Dieu voulait que je fusse son ami... Nous nous sommes réconciliés... Depuis lors nous nous rencontrons de temps à autre dans la prairie... et ces rencontres, que je ne provoquais pas, me font plaisir... Evans me fournit ma poudre et me raconte les iniquités des Faces-Pâles !... Il est mort, n'est-ce pas ?

— Oui !

— Je m'en doutais... voilà six mois que je ne l'avais vu !

Lennox fit une légère pause ; puis, d'une voix flegmatique :

— Tout le monde meurt, excepté moi ! continua-t-il. Ma mémoire est peuplée de tombes !... Merci, Joaquin... à revoir !

— Tu pars déjà ?

— Pourquoi resterais-je davantage ici ?....

Le voisinage des Faces-Pâles m'est odieux... Je sais ce que je voulais savoir... Je retourne là-bas... Ce sera toi, dorénavant, qui m'approvisionneras de poudre... A revoir.

— Un mot, Lennox....

— Dis.

— N'as-tu pas envie d'apprendre le genre de mort d'Evans ?

— A quoi bon ! A moins que je n'aie à le venger !

— Tu as à le venger.

— Il a été tué ?

— Oui, tué d'un coup de carabine !

— Par un ennemi ?....

— Non, par un traître !

— En ce cas, tu as raison. Je dois le venger !... Tu connais l'assassin ?

— Mieux que cela ! j'ai reçu les suprêmes confidences et le dernier soupir d'Evans !....

Lennox ne montra ni surprise, ni curiosité, ni émotion ; il se contenta de se rasseoir sur le quartier de rocher.

— Evans, poursuivit le batteur d'estrade, a mérité sa fin tragique ; car quoiqu'il prétendit être mon ami, il conspirait contre moi lorsqu'il a été assassiné !....

— Evans ne pouvait être honnête puisqu'il était une Face-Pâle ; mais, je te le repète, j'étais habitué à lui... je ne l'oublierai jamais....

Cet aveu dans la bouche de Lennox, qui, entièrement façonné à la vie sauvage, se serait cru déshonoré s'il avait laissé voir la moindre marque de sensibilité, accusait de sa part une profonde douleur.

— Evans était cupide, poursuivit Joaquin Dick, sans ménager la mémoire du défunt, et c'est là ce qui l'a perdu !.... Il n'ignorait pas que je possède beaucoup d'or, et depuis bien des années déjà, la pensée de s'approprier mes richesses, le poursuivait sans cesse....

— Oui, il m'a souvent interrogé sur l'endroit où tu caches ton or !....

— Mais cet endroit, tu l'ignores, Lennox !

— Non... je le connais, répondit toujours avec le même flegme le vieux chasseur.

Cet aveu laissa Joaquin Dick impassible.

— Ainsi, c'est toi, poursuivit-il froidement, qui avais fourni à Evans les renseignements qui l'ont conduit à sa perte.

— Non, car ton or t'appartient légitimement... il t'a été légué par ses véritables maîtres, et tu l'as souvent employé à aider les Peaux-Rouges à se défendre contre les Faces-Pâles. Il y a eu beaucoup de ta poudre de brûlée dans le désert. Ecoute-moi bien. Il n'y a pas un homme au monde, quelque sûr qu'il soit de lui, qui puisse répondre qu'on n'arrachera pas la vérité à son sommeil. Nous avons souvent, Evans et moi, reposé et dormi tête contre tête.

— Merci de cet éclaircissement, Lennox ; il m'évite un crime !....

— Quel crime ?

— Si j'avais eu la preuve de ton indiscrétion je t'aurais poignardé !

— Tu aurais bien fait ! Continue.

— N'osant s'aventurer seul dans cette périlleuse entreprise, Evans s'adjoignit un audacieux compagnon. Seulement, afin de détourner les soupçons que son départ de San-Francisco avec cet homme aurait pu éveiller en moi, car il se doutait que j'avais deviné ses projets, il lui donna rendez-vous dans la direction de la forêt de Santa-Clara ; un misérable Indien Seris, un nommé Traga-Mescal, devait servir de guide à l'Européen avec lequel Evans s'était associé.

— J'ai trouvé le cadavre de ce Traga-Mescal dans la forêt Santa-Clara... Sa blessure m'a dit le nom de ton couteau... ensuite !

— L'Européen avait réfléchi sans doute qu'un trésor partagé perd de sa valeur ; quand il rejoignit Evans, il lui tira un coup de carabine dans le dos.

Le vieux chasseur se mit à rire.

— Quel est le sujet de ta gaité, Lennox ?

— Je pense que quand deux Faces-Pâles déterrent un trésor, il y a toujours l'une des deux qui tue l'autre... C'est drôle !.... Quelle a été la dernière parole d'Evans ?

— Ton nom....

Un tressaillement à peu près imperceptible mais qui n'échappa pas au batteur d'estrade, rida le front de Lennox.

— Il y avait du bon dans cet homme, dit-il de son ton glacial. Comment se nomme l'homme qui l'a assassiné ?

— De Hallay.

— Où habite-t-il ?

— A San-Francisco.

— Je voudrais le voir. Pourrais-tu me le montrer ?

— Certes, mais il te faudra descendre dans la ville.

Un énergique froncement de sourcils prouva que cette perspective ne souriait nullement au vieux chasseur ; c'était la première marque d'émotion qu'il donnait depuis le commencement de l'entretien.

— Le contact d'une Face-Pâle m'est odieux, répondit-il ; j'ai dû faire hier un appel à toute ma volonté pour me décider à parcourir les environs de San-Francisco, dans l'espoir de te rencontrer. Il y a bien cinquante années au moins que mon pied n'a foulé le pavé d'une ville ; n'importe, j'irai....